

A young man and woman are sitting together on the ground, leaning against the base of a large, moss-covered tree. They are both smiling and looking towards the right. The man is wearing a dark blue polo shirt and jeans, and the woman is wearing a blue button-down shirt and jeans. They are surrounded by a field of small yellow flowers. The background is a soft-focus landscape with a body of water and hills under a warm, golden light.

ma
première
fois

Marie-Castille Mention-Schaar et Pierre Kubel présentent

ma première fois

un film de Marie-Castille Mention-Schaar

Esther Comar Martin Cannavo Vincent Perez Judith El Zein
Lilly-Fleur Pointeaux Lolita Chammah Anne Loiret Xavier Maly

sortie le 18 janvier 2012

Durée : 1h35

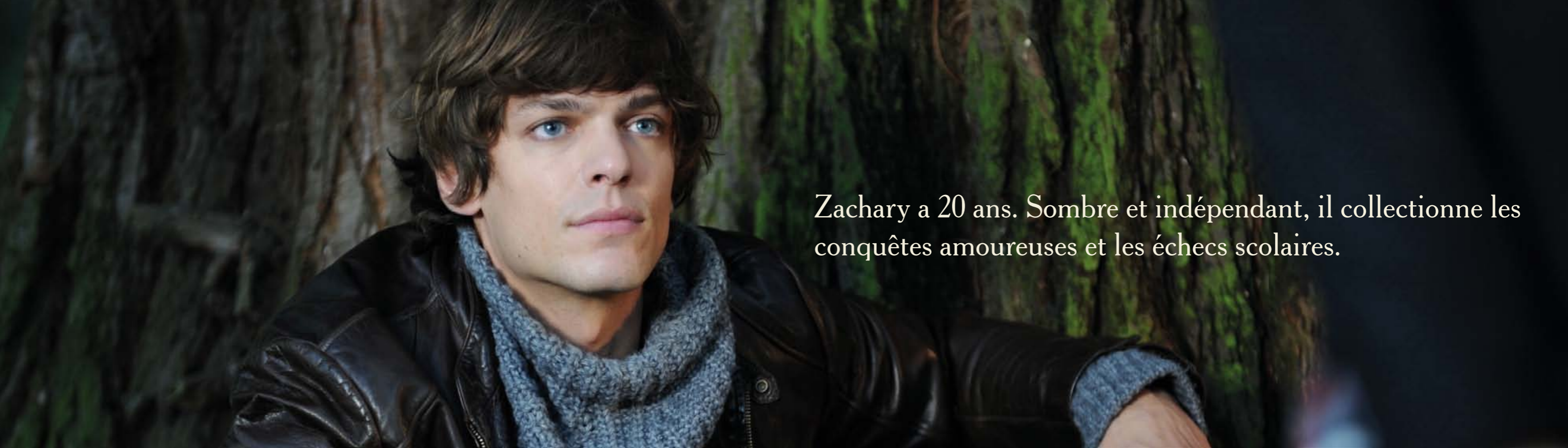
PRESSE
MOTEUR !
Dominique Segall
Nicolas Weiss
28, rue de Mogador
75009 Paris
Tél. : 01 42 56 95 95

Delphine Olivier
24 Tour d'Aygosi
67, Cours Gambetta
13100 Aix-en-Provence
Tél. : 04 42 59 19 15 / 06 89 09 57 95
delphine.olivier5@wanadoo.fr

DISTRIBUTION
MARS DISTRIBUTION
66, rue de Miromesnil
75008 Paris
Tél. : 01 56 43 67 20
Fax. : 01 45 61 45 04
Photos et dossier de presse téléchargeables sur www.marsdistribution.com

A close-up, profile view of a man and a woman kissing. The man is on the left, leaning towards the woman on the right. They are both looking down and slightly away from the camera. The lighting is soft and warm, highlighting their profiles. The background is dark and out of focus, with some blurred light sources.

Synopsis



Zachary a 20 ans. Sombre et indépendant, il collectionne les conquêtes amoureuses et les échecs scolaires.



Sarah a 18 ans. Première de la classe, fragile, elle comble ses manques affectifs grâce à une maîtrise parfaite de sa vie.



Rien ne devrait les rapprocher et pourtant, l'année du bac, durant six mois, ils vont vivre un amour contre lequel on ne peut rien, le vrai, le grand, celui qui marque une vie pour toujours.



Entretien avec
Marie-Castille Mention-Schaar
RÉALISATRICE



Quel est votre parcours et d'où vous vient votre envie de cinéma ?

Au départ, j'étais journaliste d'investigation en agence aux États-Unis, mais à Los Angeles, le reportage de société ne se vendait pas trop. Par contre, les interviews clés autour d'un film répondaient à une demande. Du coup, j'ai commencé à faire des interviews. Je suis rentrée au Hollywood Reporter, et j'ai découvert l'industrie du cinéma. J'ai rencontré des producteurs, des scénaristes... et des histoires sur lesquelles j'ai eu envie de travailler. C'est une approche très émotive, sans aucune stratégie.

Après douze ans là-bas, je suis rentrée en France. J'avais fait du développement, travaillé pour des producteurs français, canadiens et pour un studio. Quand je suis revenue, je ne connaissais rien à l'industrie française, mais je suis entrée chez un producteur français que j'avais rencontré à Los Angeles et qui m'a proposé de produire pour lui GOLDEN BOY de Jean-Pierre Vergne, avec Jacques Villeret et Martin Lamotte. J'ai tout appris sur ce film.

J'ai toujours aimé produire. J'adore agencer, mettre des talents en contact, découvrir, pousser les gens à leur maximum, être au début d'un projet, d'une idée et tout faire pour qu'elle devienne un film. Mais je n'ai jamais produit en vue de réaliser.

LA PREMIÈRE ÉTOILE de Lucien Jean-Baptiste a changé les choses parce que cela a été ma première expérience de scénariste. Être scénariste change tout car lorsqu'on écrit, on voit encore plus le film que quand on produit. On visualise les scènes, avec des idées très précises.

Qu'est-ce qui vous a poussée à écrire ?

L'histoire elle-même me plaisait. Lucien ne voulait et ne pouvait pas écrire ce film seul. En l'aidant, j'ai découvert autre chose. Au départ, on s'était dit qu'on allait simplement écrire quinze pages, fabriquer une histoire à partir de ses souvenirs, d'anecdotes qu'il avait à raconter. Ensuite, j'ai contacté un ou deux scénaristes que je connaissais et qui me semblaient à même de traiter ce sujet. L'un d'eux nous a suggéré d'écrire nous-mêmes le scénario, puisque nous avions déjà toute l'histoire. On s'est lancés et le film a eu le succès que l'on connaît...

Comment est né MA PREMIÈRE FOIS ?

C'est une histoire qui m'est proche puisqu'elle raconte beaucoup de choses de ma première histoire d'amour – ma grande histoire d'amour. Je suis une absolue romantique, j'ai beaucoup de mal avec le cynisme de notre époque. Je me souviens encore des émotions éprouvées en découvrant des films comme LOVE STORY, MAYERLING, SISSI, toutes ces histoires romantiques et fleur bleue mais qui font du bien. Ma fille me demandait souvent pourquoi je n'écrivais pas quelque chose sur mon histoire d'amour à moi, celle que j'avais vécue avec son père, mort très jeune. L'histoire de MA PREMIÈRE

FOIS est simplement inversée. J'ai effectivement connu un garçon dont j'ai été très amoureuse dans un internat, et qui est décédé. Je crois que les histoires d'amour sont essentielles, fondatrices. Parfois, on a la chance d'en vivre une grande.

Le personnage de Zachary, c'est mon mari – son contexte, son côté rebelle sans être un mauvais garçon, sa relation très mauvaise avec son père et très tendre avec sa mère. Lui et moi nous sommes rencontrés dans cet internat où j'aurais voulu tourner, à Juilly, en Seine-et-Marne. Nous étions au lycée, dans la même classe de première. Nous avons la même relation que les personnages du film, un peu chien et chat, une fascination teintée d'irritation entre la première et le dernier de la classe. Lui sortait tous les soirs alors que nous étions en internat, il allait à Paris... Nous étions les deux extrêmes d'un monde. Et puis il s'est fait renvoyer – il avait giflé le censeur – et on ne s'est pas revus pendant dix ans... Quand on s'est retrouvés, on s'est mariés presque tout de suite. Et puis il est mort très jeune. Nous avons eu une fille qui va bientôt avoir 18 ans. C'est aussi une aventure humaine pour elle. Le film a une résonance à ce niveau également. Pourtant, MA PREMIÈRE FOIS n'est pas une thérapie.

Qu'est-ce qui vous a décidée à faire de cette histoire votre premier film ?

Il est parfois très difficile de produire, de se relever de gros échecs, surtout quand on a travaillé très dur et qu'on y croit. On se dit que l'on n'a rien compris, que l'on doit changer de métier. Et puis on rencontre quelqu'un, dans le public ou lors d'une avant-première en province, qui vous remercie, qui vous dit qu'il a vraiment passé un bon moment. C'est pour ces gens-là que je travaille. Modestement, j'espère aussi laisser une toute petite trace dans la vie des gens, une de ces empreintes auxquelles, quand on est spectateur, on va repenser dix ans après, en se rappelant ce qu'avait fait l'héroïne de ce film qui nous avait tant plu... Peut-être que dans une salle, une jeune fille se dira en voyant MA PREMIÈRE FOIS qu'il y a des histoires à côté desquelles il ne faut pas passer parce qu'elles peuvent vous marquer pour toute votre vie... Je crois aux histoires éternelles !



Êtes-vous consciente de la distance que vous mettez entre cette histoire et la vôtre ?

Il le fallait. J'ai le regard extérieur de gens autour de moi pour m'y aider. Bien sûr, je fais aussi ce film pour ma fille, pour les gens de ma famille, mais l'idée est de ne pas être trop proche de moi, de faire du vrai cinéma ! L'étincelle est là, mais ce n'est pas la finalité. J'ai travaillé pour le public.

Votre film raconte un amour extrêmement pur, au-delà de tout contexte. Comment avez-vous défini son univers ?

Je l'ai raconté comme je l'ai ressenti. Le lieu, le contexte, la nature des personnages se sont imposés naturellement. L'endroit que nous avons trouvé pour tourner le film, le château de Ferrières, a aussi nourri l'histoire. Nous n'avons pas pu tourner à Juilly à cause de ce plan d'ouverture aérien que l'on voulait absolument et qui était impossible à réaliser à Juilly, trop proche de Roissy. Les intérieurs ont été recréés en studio, mais les salles de classe ont été construites dans les salles de réception. C'est un cadre idéal, merveilleusement romantique.

Tous vos acteurs sont débutants au cinéma. Comment les avez-vous trouvés ?

Pour le rôle de Zachary, j'avais une idée très précise de ce que je voulais. Il fallait que l'interprète dégage ce que moi j'avais ressenti en voyant mon mari entrer pour la première fois dans cette salle de classe. C'était quelqu'un d'hors norme. J'ai fait un casting de garçons de 17 à 25 ans en cherchant une présence. La beauté n'était pas forcément un critère, il fallait qu'ils soient impressionnants physiquement, avec ce côté mi-ange mi-démon, très pur mais potentiellement imprévisible.

J'ai découvert Martin Cannavo sur Internet. Je faisais une recherche et un bandeau publicitaire pour une marque de vêtements s'est affichée en haut de l'écran avec ce garçon... Je l'ai immédiatement remarqué. Je l'ai appelé, mais il n'était pas très intéressé. J'ai quand même insisté pour qu'il fasse des essais. Il dégageait vraiment quelque chose du personnage. Il a travaillé, et je le trouve formidable dans le film.

J'ai trouvé Esther Comar par casting. C'est sa gravité et sa densité qui m'ont séduite. Elle a un regard incroyable. Elle possède ce côté un peu classique, première de la classe et en même temps, on décèle dans ses yeux une sensibilité à fleur de peau. Ce mélange m'intéressait. Elle peut faire très dure, très en contrôle, et en même temps être fragile. Elle pourrait être moi...

Ce n'est pas moi qui ai eu l'idée de Vincent Perez, mais je me suis vite aperçue que beaucoup d'éléments, dans sa vie et dans sa personnalité, l'approchaient du rôle. Je le trouve remarquable d'humanité, de douceur et de présence. C'est un grand acteur et je pense que ce personnage lui permet aussi d'exprimer quelque chose d'autre de lui-même qui lui va formidablement bien.

J'ai découvert l'interprète de Pauline, Lilly-Fleur Pointeaux, dans la série «Nos années pension». Elle avait ce côté solaire que je cherchais pour le personnage, associé à quelque chose de plus délicat. Pour moi, elle est un soleil dans la vie de Sarah.

Le rôle de Juliette, la sœur de Zachary, n'est pas facile. Il devait exister en très peu de scènes. Lolita Chammah amène quelque chose de concret, de réel. Elle dit avoir été très touchée par sa relation avec Martin et le fait que n'ayant jamais joué, il était beaucoup plus pur dans sa manière d'interpréter. Martin était très généreux, il donnait tout. Le rapport a été tout de suite très bon entre eux.





Le film est très esthétique. On retrouve votre goût du classicisme romantique...

Je voulais proposer quelque chose de beau, qui corresponde à mes goûts de spectatrice dans les décors, les costumes. J'allais faire le shopping moi-même – en tout cas pour Sarah. Pour moi, un film romantique est un écrin pour les sentiments. Les acteurs, les lieux doivent être beaux, il doit y avoir une dimension de rêve. Comme dans la scène du traîneau, tournée à Megève. J'ai la chance d'avoir un directeur de la photo doué !

En tournant, étiez-vous uniquement dans le film ou bien étiez-vous consciente d'être aussi dans votre histoire ?

J'étais dans le film. J'ai oublié mon histoire. Elle revenait bien sûr de temps en temps. Une de mes séquences préférées est celle où le personnage de Vincent Perez parle avec Sarah de sa première fois à lui. J'y ai retrouvé la relation avec mon propre beau-père. Mon père biologique, comme celui de Sarah, est parti quand j'avais un an... C'est encore un double sens. J'ai eu un beau-père qui représente exactement cela pour moi. Tout d'un coup, sans le prévoir, le fait qu'un acteur vous renvoie votre musique et

qu'elle soit au diapason de votre ressenti est tout simplement bouleversant. L'équipe se moquait gentiment de moi sur le plateau parce que je pleurais souvent. Il faut dire que je pleure facilement !

En général, le couple scénariste-réalisateur est assez intuitif, mais le couple producteur-réalisateur peut être plus schizophrénique... Comment avez-vous vécu votre triple fonction ?

C'est ma première fois au cinéma comme réalisatrice. Je ne savais pas du tout comment j'allais me sentir. C'est bien beau de dire «je réalise», mais c'est une responsabilité. Je suis également productrice. Je me disais que pour le public, il fallait remplir le cahier des charges, faire le film dont on serait contents. Déjà, dans le scénario, j'essaie toujours d'équilibrer entre le désir qu'on peut avoir comme auteur et l'aspect concret du tournage. Il y a comme ça une espèce de raison. Je n'ai jamais eu l'impression qu'avoir trois casquettes était contraignant, je n'ai pas l'impression de m'autocensurer, mais davantage de trouver des solutions. De par mon parcours, je suis intuitivement prévenue de la réalité du métier. Il faut aussi s'entourer des bonnes personnes.

Étiez-vous impatiente de tourner certaines scènes ?

Le film propose surtout des face-à-face, avec beaucoup d'enjeux, et l'intime est parfois extrêmement difficile à travailler, on est sur des choses délicates, tellement ténues... J'étais à la fois impatiente et un peu inquiète. Le plateau, les techniciens, le cadre, tout cela ne me faisait pas peur, je me disais que je pouvais le travailler en amont, et qu'il existait des solutions à tout. Par contre, je me posais des questions sur la direction d'acteurs, sur ma capacité à communiquer les éléments pour restituer le bon niveau d'émotion. J'ai découvert que cela ne dépend pas que de moi et que parfois, on se retrouve face à des acteurs généreux avec qui tout se passe mieux.

Aujourd'hui, vous sentez-vous davantage productrice, scénariste ou réalisatrice ?

Réaliser sans écrire, je ne l'imagine pas. Écrire sans réaliser, peut-être. Le film que je viens de faire après MA PREMIÈRE FOIS, qui s'appelle BOWLING, n'était pas pour moi au départ. Je n'avais même pas réalisé mon premier film lorsque j'ai écrit le deuxième. Et quand j'ai réalisé le premier, je ne savais pas encore si j'allais me sentir légitime ou pas ! Maintenant, je sais que je suis à ma place.

On a commencé à tourner MA PREMIÈRE FOIS par les scènes d'hiver en janvier 2010, ensuite nous avons repris à l'été 2010. Depuis, j'ai tourné une comédie sociale, BOWLING, qui sort en juin 2012.

Là où je suis le plus heureuse, c'est sur un plateau. J'adore quand le film se fait.

La musique est également importante dans votre film. Comment l'avez-vous choisie ?

J'avais demandé à mon père, compositeur, d'écrire la musique, mais il était déjà trop malade pour pouvoir le faire. Il m'a cependant donné un morceau, qui est dans le film. Pour les chansons, il y a des morceaux qui sont sur ma playlist que j'adore, comme Syd Matters, ou «Crash Into Me» de Dave Matthews. Celle qui revient deux fois dans le film est de John West, un homme qui jouait de la guitare sur un trottoir de Los Angeles et dont le talent m'a tout de suite séduite. J'ai acheté son CD et je lui ai demandé si je pouvais mettre sa chanson dans le film. La musique que Sarah écoute avec sa grand-mère est «La Méditation de 'Thais'». Encore un élément de ma vie. Ma vraie grand-mère était elle-même violoniste, c'est d'ailleurs son violon dans le film et comme elle était devenue sourde, nous avions cette relation par le regard.

Quel souvenir garderez-vous de cette première réalisation ?

Beaucoup d'émotions. Certaines sont très personnelles, mais les plus belles sont celles que j'espère partager avec le public. Si cette histoire plonge ses racines dans quelque chose qui m'est très proche, je n'ai rien fait pour moi-même. Nous avons tous travaillé avec l'espérance que, partant d'une authenticité et d'une sincérité qui lui ont donné naissance, elle trouvera un écho chez ceux qui la verront.





Entretien avec Esther Comar

SARAH



Qu'est-ce qui vous a décidée à faire ce film ?

C'est mon premier film au cinéma et au-delà du fait que j'en avais très envie, le scénario m'a vraiment convaincue. Je l'ai lu d'une traite ! Je l'ai trouvé fluide et très clair. Il avait une dimension universelle qui dépassait la simple histoire de Sarah et Zachary.

Quel regard portez-vous sur ce grand amour, romantique, absolu ?

C'est quelque chose qui trouve écho en moi. Rencontrer un amour comme celui-là, vivre le coup de foudre... On a envie d'y croire ! Il y a quelque chose de chimique entre Sarah et Zac, de presque magique. Cette histoire a la force et la pureté d'un conte.

Comment avez-vous approché ce premier grand rôle ?

J'avais le trac ! Heureusement mon partenaire, Martin, était dans le même état que moi, et le fait d'être tous les deux sous pression nous a rapprochés. Je n'étais jamais montée à cheval, et j'avais un mois et demi pour devenir une vraie cavalière, ce qui

n'étais pas gagné ! Heureusement, j'ai eu la chance de travailler avec l'équipe de Mario Luraschi, une légende du monde équestre, ce qui m'a permis de progresser très vite. J'ai aussi travaillé sur le personnage en amont, à la fois sur ce que j'imaginai et sur ce que Marie-Castille souhaitait. Il faut arriver avec un bagage, qui de toute façon se transforme par la suite. Il y a aussi beaucoup de choses que l'on trouve avec son partenaire.

Comment définiriez-vous Sarah ?

Sous ses airs de première de la classe un peu rigide, c'est une hypersensible ! Son père biologique étant parti, elle sait que les histoires d'amour ne se finissent pas toujours bien. Du coup, elle se protège énormément. D'un autre côté, elle a vu sa mère retrouver un compagnon avec qui elle a une grande complicité. Entre l'envie et ses doutes, elle voit débarquer Zachary dans sa vie...

Dans ce milieu étudiant, elle dénote un peu...

Les épreuves qu'elle a vécues, directement ou indirectement, l'ont sans doute rendue plus mûre. Elle sait que la vie n'est pas toujours facile. Elle ne se retrouve pas trop dans le côté frivole de ses camarades. Du coup, elle est un peu à part.

Il fallait que le personnage de Sarah ait quelque chose de fort et que leur histoire dépasse l'amourette adolescente pour entrer dans une dimension éternelle, un peu comme Roméo et Juliette. Au début du film, les personnages sont volontairement un peu stéréotypés : elle, première de la classe un peu coincée, lui un peu rebelle... Pour que leur rencontre leur permette d'évoluer, et que chacun puisse se transformer au contact de l'autre.

À la lecture du scénario, y a-t-il eu des scènes que vous aviez envie de jouer, ou que vous redoutiez ?

Je redoutais les scènes d'amour d'abord, qui ne sont jamais évidentes : dire «je t'aime» à quelqu'un, ça peut paraître très simple à faire, mais c'est extrêmement compliqué de le rendre réel !

Ensuite, il y a beaucoup de choses fortes à jouer dans le film. Paradoxalement, ce sont

les scènes qui paraissent plus anecdotiques qui demandent le plus de travail.

Sinon, j'aimais aussi beaucoup les scènes avec la grand-mère, la mère et le beau-père. Sarah a une connexion facile avec l'adulte.

Le thème du film, la première fois, l'amour absolu... a-t-il provoqué des discussions avec votre entourage ou vos partenaires ?

J'en ai parlé un peu avec mon entourage, par contre Martin et moi sommes restés assez pudiques, nous avons respecté l'intimité de l'autre. C'était nécessaire.

Quels rapports avez-vous eu avec vos partenaires ?

Martin est très courtois, il fait attention aux autres. Il a un côté gentleman qui rend le travail très agréable. Lilly-Fleur Pointeaux était très cool et je me suis bien entendue avec elle. J'ai eu de beaux moments avec Vincent Perez, qui joue mon beau-père ; il dégage quelque chose de très humain. Et j'ai pris énormément de plaisir à jouer les scènes avec ma mère de cinéma, Judith El Zein. Elles étaient très variées mais toujours fortes à jouer.

Comment avez-vous travaillé avec Marie-Castille Mention-Schaar ?

Elle était vraiment touchée par son sujet, ce qui constituait un avantage. C'est un film extrêmement personnel et je pense que les gens le ressentiront. La sincérité est l'une des grandes qualités de MA PREMIÈRE FOIS. Marie-Castille avait une connaissance instinctive, extrêmement personnelle de Sarah, et il a parfois été difficile de lui donner exactement ce que je ne connaissais pas. Mais à force d'efforts réciproques, nous y sommes arrivées ensemble. Parfois, comme dans les scènes avec ma grand-mère, des choses que nous n'avions prévues ni elle ni moi ont surgi. Je crois qu'il faut se nourrir de cette réalité-là. Elle est une jeune réalisatrice, je suis une jeune comédienne, et on a dû apprendre à s'accorder, mais travailler sur un projet qui tient autant à cœur à quelqu'un est génial.

Qu'avez-vous pensé lorsque vous avez vu le film terminé ?

Il m'est impossible d'être objective, vu que je suis de tous les plans ou presque ! J'ai trouvé le film visuellement très beau, Marie-Castille a pris un vrai risque parce qu'il était facile de tomber dans le cliché ou de mal filmer cette histoire.



Je trouve Martin, Lilly-Fleur Poiteaux et mes parents à l'écran émouvants et très justes. Pour ce qui me concerne, je suis incapable de juger !

Que retiendrez-vous de ce film ? Que vous a-t-il appris de vous et de votre métier ?

Déjà, c'était mon premier grand rôle au cinéma ! Je me souviendrai des rencontres avec les autres comédiens et toute l'équipe. On a de bons souvenirs...

Sur un rôle aussi présent dans l'histoire, on a le temps de rencontrer son personnage et de vivre avec, de le connaître vraiment.

Par contre, j'ai aussi découvert que sur un tournage de 45 jours, il faut être capable de tenir la distance. À être très concentrée si longtemps, on en perd parfois le recul pourtant nécessaire. Il faut garder le cap, rester focalisée sur l'histoire et les personnages. J'ai l'impression d'avoir beaucoup appris sur ce point.

J'espère vraiment que les gens seront touchés par le film. Sarah Paulson a été mon premier grand rôle et j'espère le premier d'une longue liste ! Comme j'aime varier les plaisirs et les univers, cela m'amuserait d'enchaîner avec des rôles très différents comme une femme fatale, ou une fille complètement déjantée !



A close-up portrait of a young man with dark, wavy hair and light-colored eyes, looking slightly to the left. He is wearing a dark, high-collared garment. The background is dark with numerous out-of-focus circular light spots in shades of blue and yellow, creating a bokeh effect. The text is overlaid on the right side of the image.

Entretien avec Martin Cannavo

ZACHARY



Comment êtes-vous arrivé sur le projet ?

C'est un joli hasard. À la base, je suis mannequin et je fais beaucoup de photos pour des vêtements. C'est sur une pub que Marie-Castille m'a remarqué.

Vous ne vouliez pas spécialement faire de cinéma ?

Pas vraiment... Il faut dire que ma seule expérience des castings vient de la pub. Un casting pour une pub est quelque chose d'affreux. On est souvent dans une petite salle, toute blanche, et on vous dit que la caméra est la femme de votre vie, et qu'il faut en tomber amoureux ! On vous demande de jouer à froid des trucs impossibles. J'étais donc convaincu d'être mauvais parce que je fonctionne mal ainsi.

Du coup, lorsque je me suis retrouvé sur les essais pour ce film, j'étais tellement convaincu de ne pas être bon que je ne voulais même pas y aller. Mais Marie-Castille a insisté et j'ai finalement lu le scénario avant de passer la première audition.

Qu'avez-vous pensé du scénario ?

C'est une belle histoire d'amour, touchante. Je me suis dit que si c'était bien fait, cela pouvait donner un très joli film. Être un mec ne m'empêche pas d'aimer des films romantiques comme COUP DE Foudre À NOTTING HILL ou LOVE ACTUALLY. Moi, je vais au cinéma pour rêver, pour ressentir, pas pour me prendre la tête...

Comment avez-vous réagi en apprenant que vous aviez le rôle ?

Ce n'est pas arrivé d'un seul coup. Il y a eu plusieurs auditions, seul ou en groupe. Au début, j'y allais sans rien à perdre, mais je dois avouer qu'il y avait de plus en plus d'enjeu. N'ayant jamais joué, j'ai demandé conseil à des amis comédiens. Esther et moi avons aussi eu une coach formidable sur le tournage pendant quinze jours, Armelle, avec laquelle nous avons décortiqué le scénario. On a disséqué chaque réplique.



Que représentait pour vous le fait de se retrouver sur un plateau ?

Une expérience géniale ! Je suis arrivé beaucoup moins détendu qu'aux essais... On a commencé par trois jours de tournage à Megève, et par chance, il n'y avait pas de dialogue, on jouait surtout sur les regards. La caméra ne me dérange pas, j'y suis habitué depuis des années. Au bout de quelques jours, j'avais trouvé mes marques, et au bout de deux mois, je ne voulais plus que ça s'arrête ! J'ai beaucoup aimé jouer face à des gens comme Lolita, Lilly-Fleur, Vincent et bien sûr, Esther.

Comment définiriez-vous votre personnage, Zachary ?

Zachary est un solitaire, un faux rebelle... Le rapport qu'il a avec son père est une de ses clés. Il est très proche de sa mère, mais il est contrarié par le fait qu'elle soit soumise à son père. Il s'entend aussi très bien avec sa sœur, dont il s'occupe finalement beaucoup malgré son image de fêtard. Le fait qu'il entre dans l'histoire en étant d'abord une apparence répondait un peu à mon métier de mannequin et me simplifiait la vie.

Vous sentez-vous proche de votre personnage ?

Zachary ressemble plus à ce que je suis aujourd'hui qu'au garçon que j'étais à 18 ans. Au lycée, j'étais plutôt bon élève, assez timide vis-à-vis des filles... En fait, je passais mon temps à jouer au basket. À présent, j'ai une vie qui lui correspond un peu plus. Je suis mannequin, je voyage à travers le monde, et je ne suis pas encore installé comme tous mes potes. J'ai une vie d'étudiant ! Je lui ressemble aussi par son côté sombre, solitaire parfois. En lisant le scénario, j'ai tout de suite aimé cette violence intérieure que le personnage extériorise par moments, alors que je ne le fais jamais. Je ne m'énerve pas.

Qu'avez-vous appris de ce métier ?

Que j'aimerais bien continuer à le pratiquer. Entre les idées fausses que l'on en a et la réalité que j'ai vécue, il existe un monde... Ce que j'ai découvert du métier m'a vraiment séduit. Je suis bien conscient qu'il ne pourra pas toujours y avoir une telle ambiance, avec un rôle aussi important dans un projet conçu et porté par quelqu'un d'aussi engagé que Marie-Castille, mais j'ai envie de retenter ma chance, y compris dans des rôles qui me mettront en danger.

Plus techniquement, j'ai aussi appris qu'il ne fallait pas s'épuiser émotionnellement à chaque scène. L'histoire impliquait de jouer beaucoup d'émotion et à chaque fois, j'allais chercher des choses en moi. Pour la scène où je devais pleurer, je me suis miné le moral et j'y suis allé franchement, j'ai pleuré cinq heures le premier jour ! Avant de tourner, je m'isolais pendant une demi-heure pour m'effondrer. Pour le coup, mes larmes étaient sincères et Marie-Castille en était touchée. Mais quand je rentrais chez moi, j'étais encore complètement déprimé. Marie-Castille et Vincent Perez m'avaient prévenu : il ne faut pas abuser...

J'ai aussi appris qu'il ne faut jamais croire que l'on a compris. Au bout de trois semaines, j'ai commencé à me sentir à l'aise, et j'ai beaucoup souffert sur une scène. Je n'étais pas content de moi du tout. J'ai compris ce jour-là qu'à chaque plan, un acteur remet tout ce qu'il est en jeu.

Y a-t-il une scène qui vous a marqué plus que les autres ?

Celle où je dis à mon père ce que j'ai sur le cœur. On l'a faite quatre ou cinq fois. Il y avait du texte, beaucoup d'enjeux pour mon personnage. Je me suis jeté dedans comme on part au combat. Un mois après le tournage, on m'a demandé à quel moment j'avais senti que je basculais comédien... et je crois que c'est sur cette scène. Elle me restera.

Comment avez-vous travaillé avec Marie-Castille ?

Très tôt, j'ai su que l'histoire que nous tournions avait une résonance personnelle pour elle par beaucoup d'aspects. Pourtant, elle a toujours réussi à garder une distance par rapport à cette matière intime, et elle réfléchissait d'abord en pensant au spectateur. Cela m'a impressionné. Marie-Castille est une femme très intelligente. Au début, je n'osais pas m'exprimer face à elle, j'avais cette retenue par rapport à la réalisatrice et son scénario, alors qu'elle est très à l'écoute et d'une grande humanité. Elle a l'intelligence de ne pas tomber dans le pathos, la facilité ou le tire-larmes. Même si on pleure à la fin, cela se passe à un autre niveau.

Qu'espérez-vous que le film apporte au public ?

À l'issue des premières projections, les gens disent que le film donne envie de tomber amoureux, qu'il leur rappelle des choses. Ce n'est pas du cinéma qui se la raconte, il n'y a aucun cynisme, c'est de l'humain. J'espère que les gens seront émus par ce film qui leur parlera forcément.



Liste artistique

Esther Comar
Martin Cannavo
Vincent Perez
Judith El Zein
Lilly-Fleur Pointeaux
Lolita Chammah
Anne Loiret
Xavier Maly
Philippe Ogouz
Jérôme Daran
Yvette Petit
Nicolas Guillot

Sarah
Zachary
Richard
Jacqueline
Pauline
Juliette
Marie-Paule (mère Zach)
Jean (père Zach)
Fat
Prof Géo
Mame
Prof Philo

Anna Cottis
Vladimir Consigny
Valérie Stroh
Hugo Becker
Frédéric Noaille
Chow Chun Lee
Joëlle Baland
Katya Gaydukova
Chloé Ubaldi
Leïna Monrose
Odimey Ouamba Awola
Prof Anglais
Arno
Mère de Pauline
Antoine
Mortureux
Rose
Mono Équitation
Copine de Zach
Copine de Zach
Fille de Zachary
Fille de Zachary

Liste technique

Un film de Marie-Castille Mention-Schaar
Scénario Marie-Castille Mention-Schaar
Producteur exécutif Pascal Ralite
Image Myriam Vinocour A.F.C
Montage Hugues Darmois
Assistante mise en scène Zazie Carcedo
Décors Hérald Najar
Scripte Virginia Bach
Musique originale Erwann Kermorvant
Son Dominique Levert
Sylvain Lasseur
Didier Lozahic
Directeur de casting Michael Laguens
Samir Benjeloun
Chef costumier Jürgen Doering
Chef costumière Judith De Luze
Ensemblière Anne-Cahrlotte Vimont
Chef maquilleuse Valérie Thery
Chef coiffeuse Diane Duroc

Administratrice de production Sylvie Lalanne
Secrétaire de production Laure Darie
Régisseur général Gaël Deledicq
Chef machiniste Laurent Passera
Chef électricien Thierry Debove
Directeur de post production Hugues Darmois
Photographes de plateau Thierry Valletoux
Jean Garcin
Production déléguée Loma Nasha Films
Produit par Marie-Castille Mention-Schaar et Pierre Kubel
Une coproduction Loma Nasha Films - Mars Films - France 2 Cinema
Rhône-Alpes Cinéma - Vendredi Film
En association avec Soficinema 6
La Banque Postale Image 4
Avec la participation de Canal+
Cinécinéma
France Télévisions
La Région Rhône-Alpes
Centre National du Cinema et de l'Image animée